Pour être heureux, faut-il renoncer à être juste ?

1./ Pourquoi les notions de justice et de bonheur entrent-elles en tension ?

A) la double nature de l'être humain

Selon Kant, tout être humain a, en quelque sorte une double face, comme JANUS. Mais si on veut être précis on parlera plutôt d'une double nature.

L'humain comme être de sensibilité	L'humain comme être de raison
« son penchant animal à l'égoïsme le pousse... » **explication :** **En tant qu'êtres sensibles, nous sommes des êtres de chair**, des corps dotés d'un système nerveux. Et nous avons conscience que nous sommes ainsi parce que nous ressentons en nous **le plaisir et la douleur**. De ce fait il existe en nous un **penchant animal à l'égoïsme**. Nous ne sommes pas égoïstes parce que nous sommes méchants, mais du simple fait que nous avons une chair, qui nous ancre dans ce corps ci, et par le corps des autres. Ici être c'est être un **être particulier**. Ici il n'y a qu'une fin en soi, c'est moi. Le **BONHEUR** apparaît alors comme la satisfaction complète de toutes nos inclinations (tout ce qui permet de satisfaire notre penchant). ***« … à se réserver, dans toute la mesure du possible, un régime d'exception pour lui-même »*** Explication : Dans un monde aux ressources limitées, chacun à donc tendance à **se privilégier**, lui et ses proches. Dès lors se déploie une lutte avec les autres parce que chacun veut être celui qui bénéficie du régime d'exception. On pourrait appeler ça le désir d'être traité comme un V. I. P. (very important person) résumé : au centre de cette dynamique, il y a mon bien, et ma douleur, tout ce qui m'est **proche**.	***« en tant qu'être raisonnable, il souhaite... »*** **explication :** **En tant qu'êtres doués de raison, nous avons une conscience à la fois intelligente et symbolique qui nous permet de reconnaître, QUOIQU'EN DISE notre sensibilité, que les autres ont la même valeur, la même dignité** que nous. De ce point de vue, nous pouvons juger notre dynamique égoïste nous poussant à nous privilégier comme étant **injuste**, parce qu'elle nous pousse à passer au dessus des autres, alors que notre raison nous apprend que nous sommes avec eux **dans un plan d'horizontalité**. Ici être c'est se reconnaître comme la partie d'une **communauté universelle** La **JUSTICE** apparaît alors comme le fait de rendre à chacun la place qui est la sienne, à **respecter** la nature de chacun. ***« … à vouloir une loi qui limite la liberté de tous. »*** Explication : Puisque j'ai conscience que la justice est ce qui doit être établi, mais je sais aussi que j'ai un penchant qui me pousse à me privilégier, je reconnais que la justice ne s'établira pas sans la pression de la **loi**. - la **loi morale** : chacun doit, au moment d'agir, juger de la justice ou de l'injustice de ses actes en se référant à la raison. - la **loi politique** : il est important que l'État veille à ce que les personnes qui porteront atteinte à la dignité d'autrui soient interdites de le faire. Résumé : au centre de cette dynamique, il y a le bien de tous les êtres, moi y compris, le bien de tous ceux qui sont des «**prochains ».**

B) Les religions et la question de la justice :

L'analyse de Kant est très proche de celle des grandes religions. Dans l'Islam et le Christianisme, Adam et Eve se détournent de l'ordre universel de Dieu parce qu'ils sont dominé par leur désir particulier (que symbolise la consommation du fruit défendu). Dans le bouddhisme et l'hindouisme, les êtres humains sont séparés des autres et injustes parce qu'ils croient qu'ils sont ce corps, alors qu'ils font tous partie d'une seule et même totalité universelle.

C’est pourquoi, comme le disait Russell, toutes les religions enseignent un chemin de justice, qui passe par la lutte contre les penchants animaux qui nous poussent à nous privilégier. (**le code de morale**).

C) Le chemin de justice, une voie plus compliquée qu’il n’y paraît

1. Il n’y a pas que les méchants assumés qui sont dangereux, les ‘justes’ peuvent l’être tout autant, et même plus.

à la suite de ce cours, on aurait donc tendance à ranger tous les « méchants » dans la colonne de gauche, et les « gentils » dans la colonne de droite. Or ce n’est pas si simple.
- OUI, il est vrai que celui ou celle qui s’abandonne à son penchant animal à l’égoïsme sera injuste (exemples : les parrains d’organisations criminelles, les narcotrafiquants).
- mais NON, il ne suffit pas de croire qu’on est juste pour l’être vraiment. Un certain nombre d’êtres humains ont eux des comportements destructeurs et injustes AU NOM d’une certaine conception de la justice.
2 exemples vus en classe : Hitler et Ben Laden.

- Hitler : le discours nazi est un discours qui se veut moral, et juste. Il part en effet du préssuposé que l’idée d’une communauté universelle des êtres humains est une idée fausse et contre nature. Au nom de la nature, le discours nazi affirme donc que l’Aryen doit occuper la place qui est la sienne, soit la place dominante. C’est toujours au nom de la nature que le peuple juif est emprisonné, déporté, exterminé.
- Ben Laden : les terroristes du 11 septembre se donnent la mort en lançant les avions contre les tours du Wall Trade Center. Ils ne s’attendent pas, alors, à éprouver du plaisir. S’ils le font, c’est parce qu’ils sont profondément convaincus que cet acte est un acte de guerre juste (djihad).

Comment comprendre cela ? N’oubliez pas que la conscience humaine est une conscience symbolique. Elle manipule des objets de pensée **qui n’ont pas de définition préétablie**. Le mot « justice » peut donc aller dans tous les sens. Le discours humain est si ouvert qu’il peut trouver les moyens rhétoriques de tout justifier. Cela ne vaut pas que pour Hitler et Ben Laden. L’extermination des Indiens d’Amérique a été justifiée, l’esclavage de la traite triangulaire a été justifié, l’exploitation du petit peuple par les prêtres et guerriers de l’Inde a été justifié.

2. Cela signifie-t-il que la justice ne veut finalement rien dire parce qu’elle peut signifier tout est n’importe quoi ?

NON ! Nous ne sommes pas seulement des êtres doués de conscience symbolique, nous sommes aussi des êtres réfléchis. Le mélange des deux, ça s’appelle la **raison**. La justice n’est la justice que si elle parvient à fonder ses valeurs et ses lois EN RAISON.

3. Cela signifie-t-il qu’il ne faut pas faire confiance aux religions pour nous dire ce qui est juste et ce qui est injuste ?

Ce n’est pas si simple. Est-il possible que la justice soit tout entière contenue dans le Coran, ou la Bible, ou les Upanishad ? Est-il possible qu’il existe un être transcendant et tout puissant (Dieu) qui nous ait adressé une parole claire nous permettant d’établir cette fameuse « *loi qui limite la liberté de tous* » ?

La réponse est OUI, cela est possible. C’est pour cela qu’il est tout à fait légitime de croire en Dieu.

Mais il est aussi possible que ce ne soit pas le cas. C’est pour cela qu’il est tout à fait légitime de ne pas croire en Dieu.

Face aux textes religieux, l’être humain n’a d’autre choix que de **raisonner**. Car le même texte, lu par deux personnes différentes, aboutit à des valeurs et principes différents (ce qui explique les tensions entre catholiques et protestants chrétiens, entre chiites et sunnites musulmans, etc.). Même un homme, une femme de grande foi ne fera rien de bon avec le texte religieux s’il ne le comprend pas.

C’est pour cela que la religion, toute religion est menacée par une sorte de cancer : **l’obscurantisme et le fanatisme.** Cela commencer par l’**obscurantisme :** l’adepte, face à son maître, est orienté vers une pratique de la foi sans jugement critique, sans analyse. Les dogmes et enseignements doivent être acceptés sans

discussion. Peu à peu l'adepte est ainsi coupé de la complexité du réel. La dimension symbolique de son esprit est rétrécie, et toute entière colonisée par le discours du maître. C'est ainsi que l'adepte devient un **fanatique**, persuadé que sa vision de la vérité et de la justice est la seule bonne, ne souffre aucune contradiction. Les autres manières de voir sont alors vues comme déviantes, démoniaques. Le passage à l'acte violent devient facile.

II./ Pas de bonheur authentique sans la justice

Ici nous avons avancé dans votre cahier de cours en abordant les textes Descartes et de Sénèque, et les citations de textes religieux.
Nous avons aussi parlé de la théorie de l'âme selon Platon.

III./ la justice n'est qu'un bien secondaire, le plus grand bonheur appartient aux injustes

A) Calliclès, Thrasymaque : la nature tyrannique de l'humain

Remarque : l'histoire de l'anneau de Gygès se trouve dans un livre de Platon. Mais ce n'est pas ce que pensent Platon, ni son maître Socrate. C'est ce que pensent leurs adversaires, ici Calliclès et Thrasymaque. Mais Platon, dans son livre, leur donne la parole (afin de pouvoir ensuite critiquer leurs thèses).

1- l'anneau de Gygès

Ce mythe de Gygès, plus exactement, mythe de l'ancêtre de Gygès le Lydien, mais que par commodité on se rappelle sous le nom de « mythe de Gygès » raconte une histoire très simple : un homme simple et humble va devenir brusquement un conquérant assoiffé de pouvoir suite à sa découverte d'un anneau d'invisibilité. Ce mythe joue ici le rôle d'une histoire exemplaire, une histoire particulière, mais qui a une conséquence universelle. Gygès, c'est vous et c'est moi, c'est tout un chacun. Il y aurait au fond de tout être humain, et donc au fond de la nature humaine, un **appétit de pouvoir** sans limite. Ainsi la figure qui correspond le mieux à la nature humaine serait-elle celle du **tyran** (c'est-à-dire un être humain qui, arrivé à la tête de l'État, s'en sert pour satisfaire ses intérêts, ses désirs). Nous sommes naturellement centrés sur nous-mêmes, la réussite de notre vie. Cet **égocentrisme** est notre véritable essence.

2- Calliclès : le désir tyrannique, voilà notre nature

Dans le Gorgias, Calliclès va donner une formulation philosophique plus précise de cet égocentrisme. Il affirme que ce qui est premier chez chacun ce sont « **ses passions** », c'est-à-dire le désir. Et la conscience réfléchie, l'intelligence, n'est, comme la volonté, que l'instrument de nos passions. Selon Calliclès, ceci est tellement vrai que nul ne fait exception. Tout homme est dominé par ses passions. Prenons des exemples :

- tous les conquérants : par exemple Napoléon, qui met toute son intelligence et sa volonté à conquérir l'Europe, c'est-à-dire à s'efforcer de devenir le maître du monde. On peut aussi penser à la multitude des hommes d'État qui une fois au pouvoir font tout pour s'y maintenir, quitte à faire basculer leur régime dans la dictature. (par exemple Xi Jin Ping, Evo Morales, Fidel Castro).

- tous les artistes (Van Gogh est un très bon exemple : sa passion de peindre est si forte qu'il lui sacrifie tout le reste de sa vie. Il va vivre une vie de pauvreté et de solitude pour assouvir son désir créateur. Autre exemple : James Cameron, lorsqu'il réalise Titanic, produit un film tellement coûteux qu'il risque sa propre faillite financière).

- tous les aventuriers (Christophe Colomb qui se lance vers l'inconnu parce qu'il pense pouvoir rallier l'Inde plus vite en traversant l'Atlantique. Pizzaro qui se rend maître du Pérou avec 100 hommes alors qu'il y a des dizaines de milliers de soldats de l'Inca contre lui.)

3- les hommes qui aiment la justice ? Ils mentent, ils ont juste peur d'assumer leur vraie nature. C'est tout.

Mais on pourrait lui répondre que la plupart des gens ne fonctionnent pas ainsi. L'immense majorité se laisse limiter par les lois, et n'ose pas, comme le dit Calliclès, affirmer ainsi sa liberté naturelle. Sa réponse est la suivante : dans le fond ces hommes là aussi sont déterminés par leurs passions. Simplement ils sont des natures faibles, de sorte que la passion qui domine en eux est la peur. Plutôt que d'affirmer leurs désirs, ce qui implique risque et danger, ils préfèrent se cacher derrière les lois communes, qui les protégeront. Donc les amoureux de la justice se disent vertueux, alors qu'en fait ils sont peureux. Ils ont peur d'assumer leur vraie nature, parce qu'il y a là un danger qui les effraie.

B) critique de la vision morale des religions :

Dans la perspective de Thrasymaque ou Calliclès, les religions sont de simples histoires que les humains se racontent afin de donner plus de poids à la justice. À l'époque moderne, c'est le philosophe F. Nietzsche qui va affirmer cela.

Selon lui les religions sont des fictions inventées par les hommes faibles afin de faire peur aux hommes doués d'une forte nature et qui voudraient, eux, exprimer leur passion. Les croyances religieuses implantent dans l'esprit la croyance infantile en un Esprit supérieur qui voit, qui juge, et qui punit, ce qui donne une plus grande force à la peur.

La religion n'aurait donc, dans cette perspective, pas son origine dans la présence réelle de Dieu, mais dans la peur des hommes de regarder leur propre nature en face.

Dans son texte (qui vous avait été proposé lors d'un devoir sur table), Nietzsche critique la morale. Kant nous affirmait que la grandeur de l'homme est d'avoir en lui un **juge intérieur**, une **conscience morale**, qui le pousse à faire passer le BIEN avant la considération de son penchant animal à l'égoïsme. Mais Nietzsche va mettre en question la valeur de ce juge intérieur, et du bien qu'il défend.

Selon lui le juge intérieur ne renvoie pas à notre individualité, mais au corps social, qui fait pression sur nous. Depuis que nous sommes petits enfants, la société exerce une pression sur nous en nous disant que ceci est bien, et que ceci est mal. Mais en faisant cela, la société ne se préoccupe pas de notre bonheur. Elle se préoccupe de faire de nous des individus **normalisés**, qui seront utiles à la société et à sa bonne marche. Par exemple, on loue le courage et le patriotisme, afin que les enfants devenus grands deviennent de bons soldats prêts à mourir pour leur pays.

Mais dans cette dynamique, il n'y a en fait pas de place pour la recherche individuelle du bonheur. L'individu est voué à devenir une part du corps social, pas à vivre sa vie comme il l'entend, comme ça lui chante. Prenons l'exemple de la fable « *la cigale et la fourmi* ». Dans cette fable, la cigale, qui vit sa vie comme elle l'entend, est punie. Alors que la fourmi, qui se tue au travail, est louée et magnifiée. C'est un exemple typique de cette dynamique sociale que critique Nietzsche dans le texte.

Mais la critique de Nietzsche va plus loin : dans d'autres textes il affirme que les religions sont ainsi des dispositifs qui permettent la manipulation des consciences en détournant la volonté de vivre des individus vers des objets imaginaires (Dieu, le Paradis, la peur de l'enfer) afin de pouvoir ainsi les manipuler et orienter leur existence dans un sens utile à la société.

C) Assumer notre véritable nature

Dans la perspective de Nietzsche, l'humain authentique est celui qui admet qu'il n'y a pas de Dieu, pas de direction préalable. Tout est permis, parce qu'il n'y a aucun esprit au-dessus de nous pour nous autoriser ou nous interdire quoique ce soit. Nietzsche affirme donc qu'il faut aller « **par delà le Bien et le Mal »** (c'est le titre d'un de ses livres).

Tout ce qu'il y a, c'est notre nature. Et notre nature (on l'a vu longuement), est indéterminée. Nietzsche affirme qu'elle est **volonté de puissance**. L'être humain veut, comme tout animal, affirmer sa puissance. Mais l'animal est limité, dans cette affirmation, par le cadre de son espèce. Seul l'être humain joue l'affirmation de sa puissance dans la dimension symbolique, et cette dimension symbolique n'est que ce qu'il voudra en faire.

L'être humain doit donc accepter le fardeau de sa liberté : c'est-à-lui d'habiter la dimension symbolique. C'est à lui de dire ce qui est bon et ce qui est mauvais.

Résumé des parties 2 et 3 sous forme de tableau :

La vision morale du sens de la vie humaine	**La vision amorale du sens de la vie humaine**
Kant, Sénèque, Platon, Descartes	**Thrasymaque, Calliclès, Nietzsche**
La justice est essentielle, elle est le bien le plus haut.	**La justice est secondaire. Elle n'est un bien que pour ceux que la peur a gagné**
Le bonheur doit venir après la justice, comme une conséquence de notre comportement juste	**Le bonheur ne peut être trouvé qu'en assumant notre liberté**
Conforme à l'enseignement des religions. Dans les religions, la justice se réfère à la volonté de Dieu	**Distinct de l'enseignement des religions. Les religions sont vues comme des discours illusoires qui détournent l'humain de sa nature.**
L'homme doit accepter qu'il est âme, distincte du corps. À la mort du corps, elle se séparera d'elle, et goutera pleinement les effets de sa justice, ou souffrira profondément des effets de son injustice.	**La conscience est un mode du corps. Il n'y a pas d'âme immortelle. La conscience disparaitra avec la mort du corps.**

Mais alors, si on n'est pas croyant, on se trouve nécessairement dans la colonne de droite ?

Non. Il est possible de développer une vision morale du monde qui ne s'appuie pas sur les concepts de Dieu, ou d'âme. Comment ?

En affirmant que toute conscience parvenue au niveau symbolique prend conscience qu'il existe d'autres êtres qu'elle, qui ont la même dignité qu'elle. Je sais que je ne suis pas seul, et que les autres ont la même dignité que moi. En prenant ce point en compte, je sais que je dois sortir de mon égoïsme, et me préoccuper de la justice, c'est-à-dire me préoccuper de la communauté universelle des êtres dignes d'être respectés.

TEXTES

Kant : la double nature de l’être humain

L'homme est l'animal qui a besoin d'un maître, car il abuse à coup sur de sa liberté à l'égard de ses semblables. Et quoique en tant qu'être raisonnable il souhaite une loi qui limite la liberté de tous, son penchant animal à l'égoïsme le pousse à se réserver, dans toute la mesure du possible, un régime d'exception pour lui-même. Il lui faut donc un maître qui batte en brèche sa volonté particulière et le force à obéir à une volonté universellement valable, grâce à laquelle chacun puisse être libre.

Mais où va-t-il trouver ce maître ? Nulle part ailleurs que dans l'espèce humaine. Or ce maître, à son tour, est, tout comme lui, un animal qui a besoin d'un maître. De quelque façon qu'il s'y prenne, on ne conçoit vraiment pas comment il pourrait se procurer, pour établir la justice pulique, un chef juste par lui-même : soit qu'il choisisse à cet effet une personne unique, soit qu'il s'adresse à une élite de personnes triées au sein d'une société. Car chacune d'elles abusera toujours de la liberté si elle n'a personne au-dessus d'elle pour imposer vis-à-vis d'elle-même l'autorité des lois.

Kant : la conscience morale

« Tout homme a une conscience et se trouve observé menacé de manière générale tenu en respect (respect lié à la crainte) par un juge intérieur et cette puissance qui veille en lui sur les lois n'est pas quelque chose de forgé - arbitrairement- par lui-même mais elle est inhérente à son être. Elle le suit comme son ombre quand il pense lui échapper. Il peut sans doute par des plaisirs ou des distractions s'étourdir ou s'endormir, mais il ne saurait éviter parfois de revenir à soi ou de se réveiller dès lors qu'il en perçoit la voix terrible. Il est bien possible à l'homme de tomber dans la plus extrême abjection où il ne se soucie plus de cette voix, mais il ne peut jamais éviter de l'entendre. Cette disposition intellectuelle originaire et (puisqu'elle est la représentation du devoir) morale qu'on appelle conscience, a en elle-même ceci de particulier que bien que l'homme n'y ait affaire qu'avec lui-même, il se voit cependant contraint par sa raison d'agir comme sur l'ordre d'une autre personne. Car le débat dont il est ici question est celui d'une cause judiciaire devant un tribunal. Concevoir celui qui est accusé par sa conscience comme ne faisant qu'une seule et même personne avec le juge, est une manière absurde de se représenter le tribunal : car s'il en était ainsi l'accusateur perdrait toujours. C'est pourquoi pour ne pas être en contradiction avec elle-même, la conscience humaine en tous ses devoirs doit concevoir un autre (comme l'homme en général) qu'elle même comme juge de ses actions. Cet autre peut être maintenant une personne réelle ou seulement une personne idéale que la raison se donne à elle-même. »

Kant, *Métaphysique des mœurs*

Descartes : ne pas se perdre à rechercher le bonheur

Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes ; au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu’elles aient aussi des passions, et même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse, et fait que les afflictions mêmes leur servent, et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie. Car d’une part, se considérant comme immortelles et capables de recevoir de très grands contentements, puis, d’autre part, considérant qu’elles sont jointes à des corps mortels et fragiles, qui sont sujets à beaucoup d’infirmités, et qui ne peuvent manquer de périr dans peu d’années, elles font bien tout ce qui est en leur pouvoir pour se rendre la

fortune favorable en cette vie, mais néanmoins elles l'estiment si peu, au regard de l'éternité, qu'elles n'en considèrent quasi les événements que comme nous faisons ceux des comédies.

Descartes, Lettre à Elisabeth du 18 mai 1645

Sénèque : l'homme sage cultive son âme, pas son corps

Prends soin, principalement, de la santé de ton âme, et en second lieu de celle de ton corps, car celle-ci vient après la santé de l'âme et elle ne te coûtera pas grand chose si tu veux être en bonne santé. Il est sot, en effet, mon cher Lucilius, et très peu convenable pour un homme cultivé de s'occuper à faire de la musculation, à s'élargir la nuque et à se fortifier les pectoraux. Quand tu auras eu la chance de grossir et que tes muscles auront gonflé, jamais tu n'égaleras les forces ni le poids d'un bœuf gras ! Pire encore, sous le poids de ce corps trop musculeux, l'âme est étouffée, et rendu moins agile. C'est pourquoi, autant que tu le peux, assigne une limite à ton corps, et libère ton âme.

Sénèque, Lettre à Lucilius

La vie chrétienne : plutôt perdre sa vie que vouloir la sauver

Puis, ayant appelé la foule avec ses disciples, il leur dit: Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. 35Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de la bonne nouvelle la sauvera. 36Et que sert-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme?…

Bible, Evangile de Marc, chapitre 8

La vie musulmane : « *Al Adl* », vivre dans la parfaite justice

"Oui, Dieu commande la justice et le bienfait et recommande la générosité envers les proches et Il interdit la turpitude, le blâmable et la rébellion. Il vous exhorte, peut-être vous rappelleriez-vous?"

Coran, sourate 16, verset 90.

"Nous avons certes envoyés Nos apôtres, avec les preuves, et fait descendre, avec eux, 'Écriture et la Balance, afin que les Hommes pratiquent l'équité.

Coran, sourate 57, verset 25

La Bhagavad Gita : le sens de la vie est de dépasser les limites de l'ego et de s'ouvrir à l'universel.

VERSET 9.11 : Ceux qui sont dans l'erreur me méprisent logé dans le corps humain, parce qu'ils ne savent pas Ma suprême nature d'être, à moi qui suis le Seigneur de toutes les existences.

VERSET 9.13 : Ceux dont l'âme est grande, qui demeurent dans la nature divine, ceux-là Me connaissent comme l'impérissable, origine de toutes existences, et, Me connaissant tel, ils se tournent vers Moi d'un amour unique et entier.

Bhagavad Gita

Friedrich Nietzsche : les vertus sociales oppriment l'individu

Nous disons bonnes les vertus d'un homme, non pas à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour lui, mais à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour nous et pour la société : dans l'éloge de la vertu on n'a jamais été bien « désintéressé », on n'a jamais été bien « altruiste » ! On aurait remarqué, sans cela, que les

vertus (comme l'application, l'obéissance, la chasteté, la piété, la justice) sont généralement nuisibles à celui qui les possède, parce que ce sont des instincts qui règnent en lui trop violemment, trop avidement, et ne veulent à aucun prix se laisser contrebalancer raisonnablement par les autres. Quand on possède une vertu, une vraie vertu, une vertu complète (non une petite tendance à l'avoir), on est victime de cette vertu ! Et c'est précisément pourquoi le voisin en fait la louange ! On loue l'homme zélé bien que son zèle gâte sa vue, qu'il use la spontanéité et la fraîcheur de son esprit : on vante, on plaint le jeune homme qui s'est « tué à la tâche » parce qu'on pense : « Pour l'ensemble social, perdre la meilleure unité n'est encore qu'un petit sacrifice ! Il est fâcheux que ce sacrifice soit nécessaire ! Mais il serait bien plus fâcheux que l'individu pensât différemment, qu'il attachât plus d'importance à se conserver et à se développer qu'à travailler au service de tous ! » On ne plaint donc pas ce jeune homme à cause de lui-même, mais parce que sa mort a fait perdre à la société un instrument soumis, sans égards pour lui-même, bref un « brave homme », comme on dit.

Friedrich Nietzsche, Le Gai Savoir

Platon : l'anneau de Gygès

Les hommes prétendent que, par nature, il est bon de commettre l'injustice et mauvais de la souffrir, mais qu'il y a plus de mal à la souffrir que de bien à la commettre. Aussi, lorsque mutuellement ils la commettent et la subissent, et qu'ils goûtent des deux états, ceux qui ne peuvent point éviter l'un ni choisir l'autre estiment utile de s'entendre pour ne plus commettre ni subir l'injustice. De là prirent naissance les lois et les conventions, et l'on appela légitime et juste ce que prescrivait la loi. Voilà l'origine et l'essence de la justice: elle tient le milieu entre le plus grand bien – commettre impunément l'injustice – et le plus grand mal – la subir quand on est incapable de se venger. Entre ces deux extrêmes, la justice est aimée non comme un bien en soi, mais parce que l'impuissance de commettre l'injustice lui donne du prix. En effet, celui qui peut pratiquer cette dernière ne s'entendra jamais avec personne pour s'abstenir de la commettre ou de la subir, car il serait fou. Telle est donc Socrate, la nature de la justice, et telle son origine, selon l'opinion commune.

Maintenant, que ceux qui la pratiquent agissent par impuissance de commettre l'injustice, c'est ce que nous sentirons particulièrement bien si nous faisons la supposition suivante. Donnons licence au juste et à l'injuste de faire ce qu'ils veulent; suivons les et regardons où, l'un et l'autre, les mène le désir. Nous prendrons le juste en flagrant délit de poursuivre le même but que l'injuste, poussé par le besoin de l'emporter sur les autres: c'est ce que recherche toute nature comme un bien, mais que, par loi et par force, on ramène au respect de l'égalité. La licence dont je parle serait surtout significative s'ils recevaient le pouvoir qu'eut jadis, dit-on, l'ancêtre de Gygès le Lydien. Cet homme était un berger, au service du roi qui gouvernait alors la Lydie. Un jour, au cours d'un violent orage, accompagné d'un séisme, le sol se fendit et il se forma une ouverture béante près de l'endroit où il faisait paître son troupeau. Plein d'étonnement, il y descendit, et (...) vit un cheval de bronze creux, percé de petites portes; s'étant penché vers l'intérieur, il y aperçut un cadavre de taille plus grande, semblait-il, que celle d'un homme, et qui avait à la main un anneau d'or, dont il s'empara; puis il partit sans prendre autre chose. Or, à l'assemblée habituelle des bergers qui se tenait chaque mois pour informer le roi de l'état de ses troupeaux, il se rendit portant au doigt cet anneau. Ayant pris place au milieu des autres, il tourna par hasard le chaton de la bague vers l'intérieur de sa main; aussitôt il devint invisible à ses voisins qui parlèrent de lui comme s'il était parti. Étonné, il mania de nouveau la bague en tâtonnant, tourna le chaton en dehors et, ce faisant, redevint visible. S'étant rendu compte de cela, il répéta l'expérience pour voir si l'anneau avait bien ce pouvoir; le même prodige se reproduisit: en tournant le chaton en dedans, il devenait invisible, en dehors, visible. Dès qu'il fut sûr de son fait, il fit en sorte d'être au nombre des messagers qui se rendaient auprès du roi. Arrivé au palais, il séduisit la reine, complota avec elle la mort du roi, le tua, et obtint ainsi le pouvoir.

Si donc il existait deux anneaux de cette sorte, et que le juste reçut l'un, l'injuste l'autre, aucun, pense-t-on, nul ne serait de nature assez adamantine[1] pour persévérer dans la justice et pour avoir le courage de ne pas toucher au bien d'autrui, alors qu'il pourrait prendre sans crainte ce qu'il voudrait sur la place publique, s'introduire dans les maisons pour s'unir à qui lui plairait, tuer les uns, briser les fers des autres et faire tout à son gré, devenu l'égal d'un dieu parmi les hommes. (...)

Et l'on citerait cela comme une grande preuve que personne n'est juste volontairement, mais par contrainte, la justice n'étant pas un bien individuel, puisque celui qui se croit capable de commettre l'injustice la commet.

Platon, La République, livre 2

Platon : tirade de Calliclès

Calliclès : Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste de nature? hé bien, je vais te le dire franchement! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement -j'en ai déjà parlé- est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclaves les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la tempérance et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. (…) (les hommes qui exercent le pouvoir) sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu'il est fait de justice et de tempérance, d'être réduits au malheur, s'ils ne peuvent pas, lors d'un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu'à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir! Ecoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeurent dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur! Tout le reste, ce ne sont que des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien!

Platon, Le Gorgias

Nietzsche : l'homme de proie, moteur de l'histoire

La vérité est dure. Il nous faut regarder froidement comment n'importe quelle civilisation supérieure a *commencé* sur cette terre. Des hommes encore tout proches de la nature, des barbares dans tout ce que ce mot comporte d'effroyable, des hommes de proie encore en possession d'une volonté intacte et d'appétits de puissance inentamés se sont jetés sur des races plus faibles, plus policées, plus paisibles, des races soit commerçantes soit pastorales, ou sur de vieilles civilisations usées qui dilapidaient leurs dernières énergies en d'étincelants et mortels feux d'artifice. La caste aristocratique fut toujours d'abord, la caste des barbares : sa supériorité ne résidait pas avant tout dans sa force physique, mais dans sa force spirituelle ; ils étaient *plus complètement* des hommes.

Nietzsche, Par delà Bien et Mal

Norbert Elias : le bonheur ? Chercher à tout prix à maintenir son rang

Il se rendait à la cour parce qu'il dépendait du roi, mais il acceptait sa dépendance par rapport au roi parce que seule la vie à la cour et au sein de la société de cour lui permettait de maintenir son isolement social

1 Qui a la dureté et la pureté du diamant.

par rapport aux autres, gage du salut de son âme, de son prestige d'aristocrate de la cour, en d'autres mots, de son existence sociale et de son identité personnelle.

Le lever de la reine se déroulait selon un cérémonial calqué sur celui du lever du roi. La dame d'honneur de service avait le droit de passer à la reine sa chemise. La dame du palais lui mettait le jupon et la robe. Si, par hasard, une princesse de la famille royale survenait, c'était elle qui se chargeait de la cérémonie de la chemise. Or, une fois, la reine ayant été dévêtue par ses dames, la camériste présenta la chemise à la dame d'honneur pour que celle-ci la passât à la reine. A ce moment, la duchesse d'Orléans entra dans la chambre. La dame d'honneur rendit la chemise à la camériste, qui s'apprêtait à la confier à la duchesse, lorsqu'une dame d'un rang plus élevé, la comtesse de Provence, survint. Aussitôt, la chemise repassa dans les mains de la camériste qui la donna à la comtesse de Provence ; c'est à elle que revint l'honneur d'en vêtir la reine. Pendant que ces dames se passaient et repassaient la chemise, la reine attendait, nue comme Eve, la fin de la cérémonie. (…)

Il n'est pas sans intérêt de voir d'un peu plus près ces structures cérémoniales. Car c'est précisément dans de tels contextes qu'on aperçoit les particularités des contraintes que des hommes engagés dans des relations sociales s'infligent les uns aux autres. L'exemple cité plus haut montre que l'étiquette et le cérémonial ont été transformés en un « mouvement perpétuel » fantôme, actionné – comme un moteur inépuisable – par la lutte pour les chances de rang et de puissance menée par des hommes soucieux de se maintenir face à leurs pairs et à la masse des exclus, ainsi que par leur désir d'une hiérarchisation rigoureuse du prestige. En dernière analyse, c'est bien la nécessité de cette lutte pour les chances de puissance, de rang et de prestige toujours menacées qui poussait les intéressés, en raison même de la structure hiérarchisée du système de domination, à obéir à un cérémonial ressenti par tous comme un fardeau. Aucune des personnes composant le groupe n'avait la possibilité de mettre en route une réforme. La moindre tentative de réforme, la moindre modification de structures aussi précaires que tendues aurait infailliblement entraîné la mise en question, la diminution ou même l'abolition des droits et privilèges d'individus ou de familles. Une sorte de tabou interdisait à la couche supérieure de cette société de toucher à de telles chances de puissance, et encore bien moins de les supprimer. Toute tentative dans ce sens aurait mobilisé contre elle de larges couches de privilégiés qui craignaient, peut-être pas à tort, que les structures du pouvoir qui leur conférait ces privilèges ne fussent en danger de céder ou de s'effondrer si on touchait au moindre détail de l'ordre établi. Ainsi rien ne fut changé. (…)

On détestait l'étiquette, mais il était impossible de s'en écarter, non seulement parce que le roi l'imposait, mais parce que l'existence sociale des personnes qu'elle touchait en dépendait. Ainsi dans les engrenages du mécanisme de la cour, la volonté des uns de s'imposer suscitait cette même volonté chez les autres. Lorsqu'un système bien équilibré de privilèges est parvenu à une certaine stabilité, aucun des privilégiés ne peut s'en évader sans ébranler les fondements mêmes de son existence personnelle et sociale. Les privilégiés, prisonniers des filets qu'ils se jetaient réciproquement, se maintenaient pour ainsi dire les uns les autres dans leurs positions, même s'ils ne supportaient qu'à contre-coeur le système. La pression que les inférieurs ou les moins privilégiés exerçaient sur eux les forçait à défendre leurs privilèges. Et *vice versa* : la pression d'en haut engageait les désavantagés à s'en affranchir en imitant ceux qui avaient accédé à une position plus favorable ; en d'autres termes, ils entraient dans le cercle vicieux de la rivalité de rang.

Norbert Elias, la Société de Cour